

derrière ; quand il préfère à Dieu les opinions et les passions humaines ; quand sa religion se réduit au culte d'une raison altière qui ne voit que le moi, qui se fait volontairement esclave de ses caprices, quand, par toute l'énergie de ses désirs, il embrasse cette terre et cette vie pour s'y complaire et s'y rassasier, il se consomme un grand crime : Dieu est chassé de son temple ; une monstrueuse idole, l'or, la gloire, le plaisir, c'est à dire la boue, a pris sa place ; la créature a détrôné le créateur. Dieu n'est plus Dieu dans cet étrange désordre de la volonté humaine ; c'est la déchéance voulue de l'infini, sa dégradation prononcée dans l'univers, son anéantissement essayé dans le cœur où il devait vivre aimé, où il vivra, hélas ! vengé. Tel est le péché, mal et crime qu'on doit nommer infini ; abîme infini qui sépare l'homme de Dieu, qu'un Dieu seul pouvait combler ; et qui prouve invinciblement à lui seul la nécessité et la réalité de la rédemption infinie de l'homme-Dieu.

II. Écoutez l'admirable théologie de saint Paul. Le péché est une dette immense que l'homme ne peut acquitter ; touché de son malheur, le Christ a dit : je viens ; il saisit le contrat funeste qui nous livrait à la mort, l'efface avec son sang, et le cloue à la croix comme le monument de sa victoire et de sa liberté. L'humanité relève sa tête languissante ; et respire soulagée d'un poids énorme. En souffrant et mourant, Jésus de Nazareth a payé sa rançon, la malédiction ne pèse plus sur elle, les péchés lui sont remis. Il y a donc rachat et rémission du péché, c'est à dire rédemption ; il y a restauration complète en Jésus-Christ. *Iustaurare omnia in Christo*. Le voyez-vous cet athlète généreux ? il saisit et rapproche les deux extrêmes, l'homme pécheur et Dieu ; il a renversé la muraille ennemie ; il a éteint les inimitiés dans son sang. Dieu a retrouvé ses enfans, l'homme a retrouvé son père qui est aux cieux ; l'éternelle félicité est devenue son héritage. En attendant la terre sera habitée par une nation sainte, agréable à Dieu, riche de bonnes œuvres : *Ut mandet sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum*. Telle est la doctrine, ou, si vous le voulez, la philosophie de saint Paul, devenue de l'histoire. Elle vaut un peu mieux, je pense, que les vaporeux raisonnemens d'au-delà ou d'en deça du Rhin ; voire même un peu mieux que les rêves de Saint-Simon et de Fourier. Maintenant, contemplez l'homme avec Jésus-Christ ; car vous l'avez vu séparé naguère. En Jésus-Christ, l'homme est fixé à jamais ; nous, catholiques sincères et dévoués, nous ne cherchons plus, nous ne doutons plus, nous reposons en paix sur la pierre angulaire ; ailleurs, on cherche, on doute, on bâtit toujours sur les ruines de l'édifice péniblement construit la veille. Être fixé, c'est un bienfait inexprimable. En Jésus-Christ, l'homme est complet, il n'est plus voué en masse à un progrès indéfini, véritable supplice de Tantale, soit qui demande sans cesse et ne s'assouvit jamais. Chaque homme doit encore avancer et combattre ; mais la voie est tracée, le but évident et toujours le même, la nature n'est pas seule, la grâce triomphe avec elle, et lui assure dans la victoire le plein contentement d'un cœur qui a besoin de l'infini. En Jésus-Christ, et en Jésus-Christ seul, l'homme est pleinement vertueux. Le cœur a ses montagnes qu'il faut gravir, ses orages qu'il faut apaiser ; ses langueurs, ses ténèbres, ses angoisses souvent cruelles, vous le savez ; l'amour du